
Le Siècle Vaurien



Le cadavre et les héritiers

Philosophie du dandysme
Sebastian Melmoth
Le dandysme en héritage

page 3
page 5
page 14

2010

Recueil de chroniques virtuelles

Avant-propos

« Le dandy, de Baudelaire et Bourget à Proust et Drieu La Rochelle, restera une belle figure antimoderne : l'individualiste réfractaire et rebelle. »

Antoine Compagnon in *Les antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*

Daniel Salvatore Schiffer est un écrivain consciencieux et prudent. Pour traiter la délicate question du dandysme, ce complexe objet philosophique, historique et littéraire, il a préféré écrire trois ouvrages (*Philosophie du dandysme* en 2008, *Oscar Wilde* en 2009 et *Le dandysme, dernier éclat d'héroïsme* en 2010) plutôt qu'un seul qui serait facilement tombé dans le travers de l'ouvrage confus, vaguement encyclopédique. Un essai, une biographie et un manifeste : voici la trilogie que Schiffer établit comme édifice du dandysme au vingt-et-unième siècle.

À la parution de chacun de ces trois ouvrages, fortement intéressé par ces formalisations autour d'un sujet pour lequel j'éprouve un intérêt particulier, j'écrivis et publiai sur internet un petit commentaire critique, favorable pour le premier essai, très réservé pour la biographie et le manifeste. De ces analyses regroupées en cette plaquette, assurément prétentieuse et illégitime, se dégage, arc-boutée sur celle du philosophe officiel, ma propre vision du dandysme.

Orgueilleuse et vaine préoccupation, peut-être, car la critique, et plus encore la critique virtuelle, ne sera jamais qu'un art mineur. Consommatrice des bas morceaux de la vache enragée littéraire, elle a l'indignité d'écarter des œuvres faites parfois du sang de leur auteur, en risquant de se tromper à chaque pas, et quand ses mots sont justes ils sont écrasés par le temps, vaincus *in fine*, inexorablement, par le livre publié. Malgré cela, et peut-être pour cela, elle représente la liberté étriquée et marginale du lectorat, son inutile honneur, en somme.

François-Xavier d'Arbonneau
à Saint-Cloud, le 10 mai 2010

Philosophie du dandysme

Philosophie du dandysme

(PUF, 2008)

Le dandysme : à ce mot est convoquée une société élégante, une société choisie dans la Littérature et l'Histoire du XIX^{ème} siècle. Le cénacle compte parmi ses membres influents Oscar Wilde, qui pourrait présider l'assemblée, du moins en être le plénipotentiaire, « Beau » Brummell, premier prince de la Maison, Robert de Montesquiou, son grand chambellan, et à leur suite quelques poètes à la beauté troublante, quelques désœuvrés aux gilets écarlates et dans les livres Henri de Marsay, Lucien de Rubempré, Jean de Floressas des Esseintes et tant d'autres, déclinaisons diverses d'une même race aristocratique.

À regarder rapidement le panorama du dandysme, le touriste de passage voit d'abord de beaux jeunes gens soucieux de leur masque mondain. Il voit une foule élégante, sophistiquée et originale d'Anglais admirant la France et de Français admirant l'Angleterre – ou plutôt de Parisiens guettant les modes de Londres et de Londoniens singeant les mœurs parisiennes. Mais il ne voit pas les racines profondes, la géologie invisible qui fit que le dandy devint cette fi-

gure si influente dans l'imaginaire occidental, là où ses cousins les Muscadins, les Bucks ou les Incroyables ne furent que des curiosités de l'Histoire de la Mode.

Les clichés sont tenaces et la foule ignorante continue de dépecer le dandy de sa véritable originalité, de son essence, pour n'en garder que le pâle reflet maquillé. C'est sur ce malentendu que furent sacrés dandy, ces dernières années, tel sportif ou chanteur vulgaire ayant accepté de jouer les efféminés-sandwiches pour quelque marque internationale. Et s'il n'avait été disgracié, nul doute que le pâle et médiocre David Martinon aurait reçu ce titre d'un journaliste de la presse illustrée comme prime à la jeunesse ambitieuse et bourgeoise. Enfin, même chez de plus sérieux la confusion règne et le dandy est alors un gentleman ou un honnête jeune homme à coupé sport et à cigares.

Considéré dans sa seule superficialité, le dandysme est comme le satanisme des adolescents, auxquels il manque une authentique croyance en Dieu (préalable obligatoire à une authentique croyance et donc incantation à Satan) : une vague

agitation, éventuellement une bizarrerie. Dès lors, le club est ouvert au premier endimanché venu. Mais ce que montre justement la *Philosophie du dandysme*, et c'est là son importance, c'est que le dandysme est, au-delà de son expression, construit sur des bases solides, principalement de nature nietzschéenne et kierkegaardienne.

En effet, le dandy, produit du « siècle vaurien », est suspendu entre le Ciel et la Terre, entre Dieu (mais quel Dieu puisque « nous l'avons tué ? ») et les hommes (mais quels hommes : Homais, Nücingen, Queensberry ?). Incapable, tant son dégoût est grand, de s'associer pleinement à l'humanité médiocre, incapable aussi de croire véritablement en Dieu, le dandy en est réduit à créer un entre-deux, une réconciliation de l'hédonisme épicurien et de l'ascèse stoïcienne, une œuvre d'art totale, vivante (mais subséquemment éphémère, c'est là sa tragédie), faite de chair et d'esprit : lui-même.

En tant que telle, cette figure aux expressions – aux masques devrait-on dire – multiples est à la croisée des chemins inverses tracés par Nietzsche (de Dieu vers les hommes) et Kierkegaard (des hommes vers Dieu). C'est la description détaillée de ces deux chemins, considérés spécialement sous le monocle du dandysme, qui constitue le cœur de la

Philosophie du dandysme. Puis, ces fondations solidement établies, l'édifice du dandysme peut prendre forme dans la quatrième et plus intéressante partie de l'ouvrage : *Baudelaire et Wilde, métaphysique du dandysme*.

C'est là, dans ces pages limpides comme un air de Delibes, qu'est véritablement redoré le blason du mot dandy. Redoré, rafraîchi, car le dandysme n'évoluait pas dans un vide conceptuel sidéral : Barbey d'Aurevilly en son *Du dandysme et de George Brummell* – qui vint sans doute trop tôt –, Wilde en son œuvre toute entière et surtout Baudelaire en son *Peintre de la vie moderne* sondèrent déjà l'âme cachée derrière les masques et les caricatures des gazettes. La *Philosophie du dandysme* est donc à lire comme la nécessaire poursuite des intuitions baudelairienne et wildienne, leur indispensable mise à jour en même temps que formalisation.

C'est pourquoi on peut regretter que Schiffer ne tranche pas la question de la possibilité d'un dandysme contemporain. Il semble acter, dans le liminaire, le dandysme de David Bowie mais n'y revient pas vraiment. Or, si on poursuit le raisonnement proposé par la thèse de la *Philosophie du dandysme* – thèse fort fondée car même si elle s'appuie surtout sur deux exemples historiques, Baudelaire et Wilde, elle garde sa solidité à

l'examen des figures littéraires, notamment balzaciennes – il faut pour le dandysme être dans un instant particulier, à l'intersection précise de deux routes, celle « transascendante » désignée par Kierkegaard et celle « transdescendante » fléchée par Nietzsche. Hors de ce schéma, il semble, même si Schiffer n'explore hélas pas le terrain des avatars et supercherries du dandysme, que le dandy devienne soit une caricature mondaine soit un philosophe atrabilaire.

Ce point philosophique particulier, produit d'un contexte historique également particulier, a été de toute évidence dépassé depuis longtemps – au moins depuis la Grande Guerre –, empêchant logiquement tout dandysme de s'incarner, sinon sous une forme fortement biaisée (le *Gilles* de Pierre Drieu La Rochelle par exemple). Vu d'ailleurs, si on considère, à juste titre, que le dandysme

est un des produits – le plus subtil, le plus délicat – du décadentisme, il faut au moins une décadence pour qu'émerge un authentique dandy. Or, nos jours sont ceux d'une évidente et triste régression qui ne s'accompagne même pas des beautés et des éclairs – dont fut le dandysme au XIX^{ème} siècle – d'une décadence.

Pourtant, la race de ceux qui font leur pinacle de la recherche aristocratique de l'élégance, comme masque et épée, la race de ceux qui se résument par la formule « savoir-vivre ou mourir », n'est pas encore éteinte : le XXI^{ème} siècle devra leur trouver un nom, sinon leur identifier une philosophie, pour les inscrire dans la tradition des élégants. Dans ce domaine, ce serait une véritable défaite de la pensée – une régression de plus – si on n'avait à proposer qu'un mauvais « néo-dandy ».

Sebastian Melmoth

Oscar Wilde
(Folio Biographies, 2009)

Oscar Wilde, Marcel Proust, Arthur Rimbaud : avec quelques autres privilégiés, ces trois astres partagent une semblable destinée *post-mortem*. Ils sont, presque jusqu'à la

caricature, ceux dont chaque fait, chaque mouvement et bien entendu chaque phrase écrite ou aphorisme supposément prononcé, a été disséqué. Le processus, schématiquement, possède quelques in-

variances : tout d'abord les amis, la famille ou les plus fervents disciples, quand ce ne sont pas les derniers garde-malades, commencent par rédiger de belles hagiographies illustrées de bons mots et directement inspirées des articles nécrologiques ou des discours funèbres dont l'encre n'est pas encore sèche.

Dans un deuxième temps, après une semaine, un mois ou un an selon l'antipathie que suscita feu le grand homme, un esprit fort et indépendant, jeune loup des lettres manipulé par un mondain jaloux, pamphlétise en une centaine de pages les cancans sordides confessés par les peu discrets gendelottes. Les veuves, ou les ayants droit, s'indignent et un autre jeune loup, encore ébloui par l'allure et les vers du personnage attaqué et manipulé par un archonte concurrent, commet un contre-article cinglant.

Au troisième temps, les choses sérieuses commencent. Un biographe, universitaire scrupuleux et assez éloigné des premières flammes, regroupe les documents d'état-civil, les notes d'hôtel, les mémoires de fournisseurs, les éditions intégrales non caviardées, la correspondance, les grandes analyses, les petits articles écrits à l'aube, les témoignages des amis lâcheurs – forcément dithyrambiques – et ceux des contemporains indifférents. Il en résulte une œu-

vre compacte, dense, à thèse, qui fait le vide sur le sujet, en s'imposant comme référence, pour de nombreuses années.

S'ensuit, après cette époque blanche écrasée par l'Œuvre biographique totale, une période crispante pendant laquelle les archéologues des lettres retrouvent, en fouillant parfois plus que de politesse dans les caves et les greniers, des inédits, de la correspondance ou des objets personnels. Ces pièces nouvelles versées au dossier, qu'elles confirment la thèse de la somme de référence ou qu'elles la contredisent, sont le prétexte d'ouvrages complémentaires, anecdotiques sur le plan biographique comme littéraire quand ils ne sont pas construits par simple capillarité. Proust avait une mère ? Fort bien, sa biographie psychologisante peut être écrite. Wilde était francophile ? Tant mieux, ses liens avec des lieux et des personnages parisiens peuvent être décrits dans le détail. Un article inédit de Rimbaud est-il retrouvé dans des circonstances rocambolesques ? Ses héritiers autoproclamés se répandent en espérances de nouvelles batailles d'Hernani. Pire, en marge de ces ouvrages tirés à flux continu, à peu près cohérents et écrits cependant, une nuée d'amateurs décortique dans des revues minuscules jusqu'au moindre effluve laissé par un mouchoir parfumé agité cent-cinquante ans plus tôt.

Ce temps désordonné et parfois grotesque prend fin lorsque paraît une nouvelle biographie complète, reprenant des éléments factuels nouveaux – le bon grain trié de l’ivraie – mais surtout, en principe, intégrant dans l’analyse critique le décalage temporel et littéraire et développant une thèse nuancée, sinon contraire à celle de la Bible précédente, tout en questionnant le monde contemporain, à l’aune de l’existence peu ordinaire qu’elle décrit.

C’est pourquoi, malgré une vie largement commentée, pour dire le moins, une vie scrutée dans le monde entier par des associations dédiées à la cause et une myriade de gardiens du temple wilkien, la nouvelle biographie du grand homme irlandais par Daniel Salvatore Schiffer (folio biographies, 2009) n’est pas, *a priori*, un vain projet. Son titre sobre, *Oscar Wilde*, révèle l’intention universelle, sinon exhaustive, de la biographie historique. Historique ? Oui, mais aussi littéraire – Oscar Wilde oblige – et philosophique – c’est l’auteur de la remarquable *Philosophie du dandysme* (PUF, 2008) qui tient la plume. Une biographie universelle et transverse, voici donc à quoi invite la couverture de cet *Oscar Wilde*. Qu’en est-il réellement ?

Sur le plan littéraire, tout d’abord, puisque, pour s’inscrire dans la pensée

wildienne, le style prime tout, on ne peut hélas guère dire mieux qu’*Oscar Wilde* n’est qu’à peine honorablement écrit. Pour l’anecdote, la lecture est agacée par les nombreux, faussement élégants et alourdissants « *avant que de* » et par quelques déplaisants « *que l’on* ». En outre, quelle grossière désinvolture, quelle insultante négligence que ces notes de bas de page, pustules des premiers chapitres qui auraient été, avec un peu d’imagination, facilement intégrables dans le corps du texte. Enfin, ce sont d’incessants et insupportables vagabondages entre les temps : passé, présent et futur, parfois dans une même phrase, contribuant grandement à l’aplatissement stylistique du récit.

Plus généralement, on est en droit d’attendre, même pour un Wilde au format poche, un style plus ciselé, du panache, de l’audace littéraire ; en un mot, du travail d’écriture. Passage véritablement pris au hasard, p. 114 : « *Mais les vacances de Pâques touchaient à leur fin. Il fallait songer à rentrer. Les cours allaient bientôt reprendre à Oxford. Avant de retourner en Angleterre, Wilde se rendit comme prévu à Rome, le 22 avril 1877, où il arriva le lendemain soir, après avoir contourné en bateau le sud de la botte italienne et essuyé une tempête en pleine mer Tyrrhénienne au large de Naples.* » Voilà une dépêche qui

ne donne guère envie de suivre Oscar Wilde, fût-ce dans un livre.

Pourtant, par un révélateur mouvement de balancier, le style de Schiffer s'améliore, devient plus littéraire, à mesure que sombre la vie de Wilde, de son incarcération – pour attentat à la pudeur – jusqu'à sa mort, une poignée d'années après, dans le modeste hôtel d'Alsace, à Paris, sous le nom de Sebastian Melmoth. Par exemple, voici Wilde au plus bas, p. 375 : « *Il tremblait, transpirait, suait, haletait, divaguait, se plaignait, sanglotait, sursautait, se débattait, toussait, suffoquait, vomissait, bavait, avait de l'écume aux commissures des lèvres, crachait du sang noir.* » Ou encore, p. 390, la dernière phrase : « *Puisse Oscar Wilde [...] être enfin bienheureux, en effet, là où il repose désormais, aux côtés de ses pairs, pour les siècles des siècles.* » Amen !

Ainsi, en forçant le raisonnement, cette biographie semble l'œuvre d'un écrivain, qui plus est ouvertement disciple de Wilde – il s'apprête à publier un *Manifeste du dandysme contemporain* chez Plon –, qui en voudrait à Oscar Wilde d'avoir été un génie en réussissant mieux sa fin atroce, pathétique, ridicule même, que sa vie brillante. Ce qui, en psychanalyse de comptoir, se traduit par : Daniel Salvatore Schiffer tue le père.

D'un point de vue historique, biographique, sur le fond donc, quel Oscar Wilde donne à voir Schiffer ? Le principal défaut de cette esquisse, à ce niveau-là, est que le génie de Wilde est axiomatique, alors qu'au moins son talent littéraire aurait été, à peu de frais, ô combien démontrable. Ainsi, il est presque criminel qu'une biographie de Wilde contienne si peu de Wilde, que le Wilde poète et écrivain soit réduit au minimum, Schiffer économisant les citations tout autant que les analyses littéraires. En tant qu'homme de lettres, Oscar Wilde apparaît donc plus comme un auteur à succès de son temps que comme un écrivain et poète majeur du dix-neuvième siècle. Il ne suffit pas de répéter à l'envi « *le génial Oscar Wilde* », encore faut-il donner corps, donner vie à cette assertion. C'est le plus grand manque de l'ouvrage, incarné, p. 208, par l'expéditive analyse autobiographique du *Portrait de Dorian Gray*.

Subséquentement, que reste-t-il du sujet Wilde dépourvu de son talent littéraire et de son dandysme ? Schiffer dessine un personnage qui n'est plus que médiocre, goujat au point de faire défiler chez lui, devant sa femme et ses deux fils, ses amants – dont le plus célèbre, le plus injuste et le plus versatile d'entre eux : Alfred Douglas, dit « Bosie » – ; inélégant quand il fait, dans son *De pro-*

fundis, les comptes de Bosie comme n'oserait pas le faire le pire des nababs avec la dernière de ses prostituées répudiées ; trivial dans ses crapuleuses fréquentations érotiques ; naïvement sentimental face à la teigne Bosie. Dans cette peinture, guère de ce formidable talent qui imprégna conférences, conversations, pièces de théâtre, articles, poèmes, essais et roman, au point que le lecteur peut être tenté, devant ce plat personnage, ce Frédéric Beigbeder avant l'heure, de se placer du côté de l'*establishment*.

Ce déséquilibre en faveur des défauts de Wilde est d'autant plus étonnant qu'une des trois phrases placées en exergue par Schiffer est ce constat d'André Gide, lequel croisa Wilde à de nombreuses reprises : « *Au lieu de chercher à cacher l'homme derrière son œuvre, il fallait montrer l'homme d'abord admirable [...] – puis l'œuvre même en devenant illuminée* – 'J'ai mis tout mon génie dans ma vie ; je n'ai mis que mon talent dans mes œuvres' *disait Wilde.* »

Sous la direction de Schiffer, Oscar Wilde va de lieu en lieu, de date en date – dans un embrouillamini lié à l'apparente indécision de l'auteur entre chronologie et thèmes –, d'ombre en ombre. Ombre, car les personnages de la galaxie wildienne, qu'ils soient de premier plan ou anecdotiques, sont brossés

par quelques lignes rapides. Rien, ou si peu, sur la mère d'Oscar Wilde ou sur Bosie. Comme des spectres, des noms apparaissent puis s'estompent sans aucune forme d'explication. Sarah Bernhardt aurait mérité mieux, mais aussi les Leveson (« *Les indéfectibles Ada et Ernst Leveson lui prêtèrent immédiatement cinq cent livres* » p.272 : tellement indéfectibles qu'on ne connaît pas l'origine de leur loyauté ni son expression future), Strangman et O'Sullivan (« *[...] il revit deux de ses meilleurs amis anglais, homosexuels eux aussi : Edward Strangman et Vincent O'Sullivan* » p.343), André Gide (citation de Gide p. 357 : « *Un soir, sur les boulevards, où je me promenai [...], je m'entendis appeler par mon nom. Je me retournai : c'était Wilde* » – heureux de savoir qu'ils se connaissaient si bien !) ou encore Maurice Gilbert (p.380) qui, « *submergé par l'émotion, eut tout juste le temps de prendre, à la demande de Ross, un ultime cliché de Wilde* » alors qu'on ne savait même pas qu'il était dans la pièce, ni – à peu près – qu'il connaissait Wilde ou Ross.

Plus techniquement, l'apport de cet ouvrage, en termes de connaissance biographique, le travail d'enquête ou de recherche en quelque sorte, paraît faible. Ainsi, une bonne partie du chapitre « *Une liaison dangereuse* » est une sim-

ple paraphrase du *De profundis*, les affirmations de Wilde n'étant même pas confirmées ou infirmées par le témoignage d'un autre protagoniste.

Toujours dans le domaine de la technique biographique, Wilde semble poursuivre grotesquement son destin de damné. En réalité, si Wilde, helléniste supérieur, fut un acteur – conscient ou pas – de sa propre déchéance, le poids existentialiste de cette dernière ne fut pas si important que ce que sous-entend Schiffer. Par exemple, p. 108, la réception de Wilde au St Stephen's Club inspire ce commentaire caricatural : « *Wilde était loin d'imaginer que c'est précisément en ce genre d'établissement, l'Albermale, son club de prédilection, qu'il trouvera dix-neuf ans plus tard, le 28 février 1895, une carte, déposée à son intention par le marquis de Queensberry, [...] l'accusant de 'poser au sodomite'* ».

Enfin, et c'est là le plus cruel pour le lecteur du professeur de philosophie de l'art qu'est Schiffer, le contenu philosophique d'*Oscar Wilde* est à la limite de l'indigence. Passons, même si c'est agaçant, sur le Nietzsche bas-de-gamme (p. 112 : « *[...] ce qu'un autre de ses plus illustres contemporains, Friedrich Nietzsche, allait annoncer, une dizaine d'années plus tard, en son Gai savoir : la mort de Dieu* » ou p. 161, en un peu

mieux : « *Car ce que ses dernières strophes y révèlent n'est autre que ce que Nietzsche, une fois encore, annonçait dans son œuvre : la 'mort de Dieu'. C'est-à-dire le rejet, par les hommes, de toute référence à une quelconque transcendance, avec, pour ultime mais tragique conséquence, une humanité vidée de tout sens de l'absolu et comme douloureusement abandonnée, dès lors, à elle-même.* » : même si c'est le traitement habituellement réservé à cet – incomplet – aphorisme, c'est un peu court !).

Plus grave, il semble que, en substance, Daniel Salvatore Schiffer commette un péché wildien : peut-être sans le savoir, il ne fait pas autre chose que de la morale. En effet, à plusieurs reprises, la condamnation de Wilde est qualifiée « d'injuste ». Or, ni la perte du procès en diffamation intenté au marquis de Queensberry, le colérique père de Bosie, ni l'arrestation de Wilde pour attentat à la pudeur ne furent injustes au sens de la loi d'alors. La culpabilité de Wilde fut prouvée par de nombreux et authentiques témoignages, ceux des prostituées les plus sordides de Londres, et si la peine de Wilde fut la peine maximale, principalement parce que sa défense fut maladroite – jusque dans les détails – et qu'il refusa, au risque de passer pour la célébrité vicieuse corrompant la vulnérable et jeune fils de famille, de « char-

ger » Bosie, son amant peu innocent, elle ne dépassa pas le cadre de la loi en vigueur, elle-même n'étant pas une loi d'exception façonnée à la va-vite quelques jours avant le procès.

La condamnation d'Oscar Wilde à deux ans de travaux forcés d'une dureté physique et psychologique telle qu'il ne s'en remit jamais – mais qui lui inspirèrent son *De profundis*, chef d'œuvre littéraire plus que philosophique ou théologique, contrairement aux analyses souvent avancées, et surtout le long et magnifique poème *La ballade de la geôle de Reading* – n'est injuste qu'en considérant que le sujet britannique Wilde devait être sauvé parce qu'il y avait le Wilde poète. C'est de manière inversée, tomber dans ce qu'Oscar Wilde lui-même dénonça toute sa vie, jusqu'à faire de fort peu diplomatiques traits d'esprit face à la cour : juger la qualité d'une œuvre par la moralité de son auteur ; soit juger la moralité d'un auteur par la qualité de son œuvre. Chez un fin connaisseur de Wilde, professeur de philosophie de surcroît, cette facilité est incompréhensible.

Le raisonnement, néanmoins, est bien visible : il y a injustice si l'affaire Wilde est transposée dans notre douillet vingt-et-unième siècle – du moins du point de vue de la liberté de mœurs. Mais, même en passant outre ces gages à la bien-pensance haldienne du moment

(sur l'air de : regardez comme étaient méchants et pas évolués, les jaloux qui condamnèrent Wilde à deux ans de travaux forcés pour homosexualité), il faudra bien admettre un jour que, pour faire un parallèle avec une autre affaire, réellement truquée celle-là, décrire les antidreyfusards comme des salauds un siècle après les preuves définitives de l'innocence de Dreyfus relève d'une arrogance confortable et d'une confondante lâcheté. Et comme par hasard, Schiffer tombe dans le credo de la moralette dreyfusarde, p. 352, en estimant que la rencontre de Wilde avec Esterhazy en 1898 fut « moins glorieuse » parce que Wilde refusa « de le condamner » et, au contraire lui trouva des « circonstances atténuantes ». Voilà les nouveaux Carson – l'avocat obstiné de Queensberry – de la pensée !

Vu d'un autre angle, Oscar Wilde aurait-il pu passer à la postérité s'il avait vécu non dans le cadre rigide de la société victorienne – dont Wilde, malgré ses origines et ses protestations irlandaises, était un pur produit protestant, franc-maçon et sorti d'Oxford – mais dans l'atmosphère actuelle plus que favorable à la « différence », laquelle est l'apanage de la nouvelle bourgeoisie soumise ?

Car, et l'absence d'analyse de la postérité wildienne est un autre manque

d'*Oscar Wilde*, la légende se construisit aussi, au-delà des œuvres, parce que Wilde incarna l'insoumission esthétique et philosophique au Londres de son temps. Par conséquent, loin d'être injuste pour Wilde, la société victorienne fut, comme cadre historique permettant la figure wildienne du mondain marginal et comme cadre littéraire pour le *Portrait de Dorian Gray* ou *L'importance d'être constant*, la meilleure alliée du dandy, lequel, supérieurement intelligent et pétri de culture classique, y vit le décor d'une tragédie monumentale dont il se proposait d'être le rôle-titre. Sa lucidité, quelques mois avant de mourir, ne s'explique pas autrement.

La deuxième déception philosophique de la biographie de Schiffer est le traitement réservé au dandysme. L'argument central de son précédent ouvrage, *Philosophie du dandysme, une esthétique de l'âme et du corps*, qui est que le dandysme se situe « *aux confins de l'hédonisme épicurien et de l'ascèse stoïcienne* » est dans *Oscar Wilde* réduit à ce slogan, comme si, pour qui n'avait pas lu le traité de Schiffer, cela était limpide ou évident, du moins compréhensible dans sa vérité. D'autant que, à l'instar de son talent littéraire, le dandysme de Wilde n'est que postulé, sans être analysé, décortiqué, expliqué ou même simplement décrit. À lire Schiffer,

Wilde n'est rien d'autre qu'un extravagant efféminé assez laid, fors les yeux, dont on garde l'image d'un clochard obèse, négligé et si guenilleux que son habit mortuaire fut une simple chemise de nuit blanche.

Quant à la fameuse « vérité des masques », il est étonnant, désolant, qu'un philosophe comme Schiffer ne fasse que la survoler. Entre sa *Philosophie du dandysme* et son *Manifeste du dandysme contemporain*, il a placé un Oscar Wilde bien peu dandy. Certes sa brillante démonstration ne pouvait être refaite en intégralité, mais dépasser le minimum syndical aurait donné un peu de volume à ce plat personnage.

Enfin, pour passer de la philosophie à la théologie, les liens entre Oscar Wilde et le catholicisme, même s'ils sont, sur le plan narratif, parmi les plus développés des aspects de la vie de Wilde, ne sont pas abordés dans leur profondeur ni leur complexité. Il est vrai que pour se défaire des simplifications sur l'Église de Rome, mieux vaut être moine bénédictin de l'abbaye de Kergonan que professeur à Liège. Ainsi sont servis les improbables clichés des « *valeurs judéo-chrétiennes* » (p. 205) et des « *institutions censées être charitables* » (p. 329) à propos d'un monastère qui refusa d'accueillir Wilde pour six mois, comme il le demandait, « *sur une impulsion du*

moment ». Sur ce dernier point, il est vrai qu'il est bien dans l'air du temps actuel de croire que les monastères sont des hôtels aux ordres de touristes en quête d'une spiritualité « à la carte ». La charité, au sens chrétien, n'est sans doute pas cela. En allant dans le détail, il est probable que Schiffer, p. 382, confonde « prêtre » et « curé ». Dans ces conditions, on ne peut guère entrer dans la finesse des relations entre Wilde et le Catholicisme.

Ainsi, sur les plans littéraire, historique et philosophique, l'*Oscar Wilde* de Daniel Salvatore Schiffer est une profonde et navrante déception, à la nuance près que la fin de Wilde est décrite avec maîtrise. Ce fut dans un sinistre hôtel parisien, aux dernières heures du « siècle vaurien », que Wilde laissa sa dépouille, temple de tant de péchés de chair finalement absous, et, quittant le reflet de l'Enfer de Dante qu'il avait lu et relu – l'existence terrestre de ses dernières années – entra brièvement dans le purgatoire des hommes de lettres infréquentables avant de pénétrer triomphalement dans la gloire de la Postérité littéraire et historique, crânant jusque sur les vitraux de Westminster, sur les théâtres du monde et dans toutes les bibliothèques élégantes.

Quant à savoir pourquoi et comment cette piètre biographie, Schiffer ne dai-

gne pas faire à ses lecteurs l'honneur d'une préface dans laquelle, à beaux traits de plume, il aurait désigné, dans la bibliographie wildienne déjà imposante, la juste place de son ouvrage.

Pour une biographie définitive d'Oscar Wilde au vingt-et-unième siècle, il faudra donc attendre, à moins qu'il n'y ait plus rien à attendre, sur ce personnage qui avait si bien compris son époque mais que notre époque a si mal compris, que des « digest » comme celui de Schiffer ou de négligeables notices internetiques. Sauf si, pour relever le gant lancé par Gérard de Cortanze, directeur de la collection « Folio biographies » – qui va d'un *De Gaulle* par Eric Roussel à un *Virginia Woolf* par Alexandra Lemasson en passant par un *James Brown* par Stéphane Koechlin, ce qui fait dire aux mauvaises langues que c'est la collection biographique du pauvre –, Fayard décide de publier un *Oscar Wilde* à la hauteur du *Jean Lorrain* de Thibaut d'Anthonay (Fayard, 2005) ou du *Barbey d'Aurevilly* de Michel Lécureur (Fayard, 2008).

Pour l'heure, l'*Oscar Wilde* de Daniel Salvatore Schiffer tiendra dans la poche de quelques muscadins contemporains, lesquels pourront réviser, sur le chemin des dîners en ville, la chronologie wildienne, des anecdotes facilement mémorisables et la liste du cortège funèbre qui accompagna Sebastian Melmoth, le 3

décembre 1900, jusqu'au médiocre cimetière de Bagneux. Oscar Wilde en ressortit, quelques années après, pour rejoindre le cimetière du Père Lachaise et,

surtout, sa légende littéraire tout autant que le mythe du dandy, « *pour les siècles des siècles* ».

Le dandysme en héritage

Le dandysme, dernier éclat d'héroïsme
(PUF, 2010)

« *Tout le monde voulut avoir une tortue laquée d'or et sertie de pierreries. [...] Ce fut à dégoûter d'être un raffiné d'art et un complice de sensations.* »

Jean Lorrain dans *l'Évènement* du 19 mai 1887,
cité par Daniel Salvatore Schiffer page 218

Dans la jungle des idées, à l'écart des plantes mastodontes sans cesse arrosées et étayées par des armées d'intellectuels et d'amateurs éclairés, pousse depuis deux siècles une fleur aux couleurs rares et sublimes, aux formes élégantes et spéciales, une fleur enfin dont la beauté véritable et profonde n'est découverte que par certains druides érémitiques, des jardiniers initiés à son esthétique particulière dans le silence de la contemplation de textes sacrés dont les auteurs ont pour nom Balzac, Baudelaire, Wilde, Barbey d'Aurevilly ou encore Proust. Cette fleur incomprise des profanes et dédaignée, sinon jalousée, par les cultivateurs de tulipes communes, c'est –

bien sûr – le dandysme.

Autour de cette fleur du mal poussent d'autres plantes, essaimées par elle, bâtardes, ou même sans parentalité, qui lui ressemblent. Le jardinier-philosophe peut, s'il a peur de l'idée originale, trop délicate, trop parfumée et trop radicale, faire le choix de cultiver ces choses, ces branches florales cadettes ou issues de germain, ou même les fleurs d'autres espèces qui présentent, sous certains ensoleillements un reflet vaguement similaire, en certains jours de printemps un parfum un peu semblable, et les montrer, une fois qu'elles sont grossies, épanouies, renforcées par leurs soins méticuleux, pour la fleur originale. Les férus d'horticulture peuvent alors se partager

en deux camps : d'un côté ceux qui estiment que les ressemblances sont suffisantes pour grouper l'ensemble sous la même variété, de l'autre ceux qui pensent que la terre qui avait permis à la fleur première d'éclorre ne se retrouve plus ni que le lent processus menant à sa pousse rapide et prodigieuse, à un certain moment, ne se peut reproduire.

Depuis quelques années déjà, l'intime conviction d'une impossibilité d'un « dandysme contemporain » est défendue par « Savoir-Vivre ou Mourir ». Cette conviction n'est guère partagée, en particulier par ceux qui veulent, par une pirouette sémantique et quelques fanfreluches, se sentir l'égal de Barbey d'Aurevilly ou d'Oscar Wilde – et ils sont nombreux, en particulier dans le monde de la mode, dans le monde de la variété, dans le monde des lettres et de manière générale, dans la sphère culturo-mondaine. Grâce au dernier essai de Daniel Salvatore Schiffer (*Le dandysme, dernier éclat d'héroïsme*, PUF, 2010), qui défend la thèse opposée, il est enfin possible d'analyser « sur pièces » et de décortiquer les arguments, les logiques et les conséquences de la possibilité d'un « dandysme contemporain ».

* * *

Force est de constater d'emblée que la première partie de cet essai, intitulée « *un mode d'être plus qu'un être à la mode* », est un exercice de stigmatisation plus que d'argumentation. Ainsi, ceux qui sont du côté du « bien » – la possibilité d'un dandysme contemporain – ont droit à tous les éloges, ceux du côté du « mal » – son impossibilité – à des réactions épileptiques. Par exemple, dès la page 12, est-il question de « *finesse de l'analyse* » et de « *délicieusement malicieux* » pour qualifier l'article « Dis-moi oui, dandy ! » paru dans *Elle* en 2008, simple habillage pourtant, comme l'ensemble des articles de cet hebdomadaire, d'une sinistre réclame qui, sans surprise, réduit la figure du dandy à un personnage original animant, promouvant et renouvelant pour un temps les artifices odieux de la société de consommation. À l'opposé, le point de vue du magazine *Monsieur* – qui n'est certes pas de meilleur goût que *Elle* dans son domaine – coupable d'avoir publié un dossier titré « Le dandy est mort. Vive le dandy ! » est-il un « *jugement intempestif à la limite de l'insulte* » (p. 16).

Dans toute cette première partie, le lecteur attentif cherche les arguments démontrant que le dandysme est à ce jour « *au firmament de son existence* » (p.17) et ne trouve souvent que des citations accompagnées d'adjectifs quali-

fians ou disqualifiants. Ceci permet au passage de liquider le piège : nous devrions être honorés qu'un extrait de notre commentaire sur la *Philosophie du dandysme, une esthétique de l'âme et du corps* (PUF, 2008) soit reproduit dans cet ouvrage et plus encore que son auteur soit qualifié de « *très aristocratique et quasi hiératique* » (p. 30). Cependant, non seulement les flatteries sont intrinsèquement suspectes, mais, plus grave, nous sommes relativement incommodés de bénéficier d'adjectifs pas trop grinçants, marqueurs en ces pages-là du « camp du bien » dans lequel nous ne nous reconnaissons guère. Et si nous ne pouvons contester, par nature, la qualification que Daniel Salvatore Schiffer donne de notre modeste personne, nous pouvons en proposer une définition que nous pensons plus juste : un petit bourgeois français catholique et universaliste, qui plus est très imparfait en chacun de ces domaines. Il est bien doux, à ce titre, de n'être dépendant du milieu culturo-mondain en aucune façon, car les flagorneries n'engagent que ceux qui en vivent – et ceux qui les prononcent – et lorsqu'elles se transforment en griffures au gré des événements, elles n'ont guère l'amertume de la désillusion pour ceux qui les frappent dès l'abord du sceau de la suspicion mondaine.

Pour en revenir aux bribes d'argu-

ments avancés par Schiffer, *Monsieur* est renvoyé à l'aphorisme de Nietzsche « *Tout esprit profond a besoin d'un masque [...]* » (p. 21), mais le raisonnement qui permet de faire sombrer le magazine à partir de cet aphorisme n'est pas explicité, alors que cet argument d'autorité, sinon magique, n'est pas immédiat et peut-être pas pertinent. Puis ce ne sont que des descriptions, ou des digressions encyclopédiques – sur les hommes célèbres morts violemment (p. 57) ou suicidés (p. 60) par exemple – qui n'ont pas, en tant que telles, de valeur argumentative, ou des affirmations gratuites – « *car c'est de la femme, et de la 'femme dandy' serions-nous tentés d'ajouter, qu'il parle en ce chapitre* » (p. 117) est ainsi une merveille de détournement autoritaire des intentions d'un autre, Baudelaire en l'occurrence. De manière générale, plutôt que de philosopher, de décrire, détailler, limiter le sujet qu'il examine, Daniel Salvatore Schiffer admet l'air du temps sans le questionner en profondeur : ne pas trancher la phrase « *Oui, à supposer bien sûr que [...] fussent de vrais dandys (ce qui relève d'un jugement subjectif [sic] et, comme tel, 'opinable')* » (p.35), n'est-ce pas l'étrange aveu d'un refus de penser ?

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, Daniel Salvatore Schiffer change de méthode. Intitulée « *Pour une esthétique*

tique de l'âme et du corps », cette partie est pour bonne part une redite de son intéressante et instructive *Philosophie du dandysme*, agrémentée d'illustrations parfois différentes et de quelques recensions présumées prestigieuses de l'ouvrage – qui n'apportent rien sur le fond, étant elles-mêmes des résumés. Ce qui est plus embarrassant, c'est qu'au redécoupage de cette *Philosophie du dandysme*, Schiffer « raccorde » par glissements hâtifs ses « dandys contemporains ». Ainsi, un « *j'ai fait du vice une vertu* » prononcé par Lou Reed permet de raccrocher à la locomotive du dandysme les wagons de la variété musicale (p. 181). Or, segmenter ainsi le dandysme pour, à travers des traits particuliers, assurer une permanence historique, n'est pas honnête précisément parce que la difficulté philosophique du dandysme est qu'il est insécable, qu'il se situe à une ou des intersections complexes. Pourquoi ne pas lister au tableau du dandysme les noms de tous les gens qui se parfument avec attention – voire avec le parfum dont la réclame est faite page 229 – sous prétexte que les dandys se parfumaient ? Ce que fait Schiffer, dans cette deuxième partie, n'est rien moins que de la piraterie intellectuelle, au sens où il commet des abordages !

En outre, l'essai déverse sur le lecteur des tombereaux de noms exposés au

titre du dandysme. D'un point de vue purement logique – sans même évoquer encore la qualité ni le contenu de ces listes – ce n'est pas parce que le cadavre est dépouillé par une multitude qu'il est vivant. Au contraire, la démocratisation et la généralisation d'une notion est souvent le signe de sa dévitalisation, de sa perte d'efficacité philosophique, plus prosaïquement de sa récupération par la société marchande.

Bref, nous n'avons guère été convaincus par l'argumentation, du moins l'exposé, de Schiffer. À notre tour, mais de manière beaucoup plus concise, nous voulons proposer une de nos clés de lecture. Ainsi, si, comme l'avait montré Schiffer en sa *Philosophie du dandysme*, le dandysme est au délicat point d'intersection de la « transascendance » et de la « transdescendance », respectivement fléchées philosophiquement par Kierkegaard et Nietzsche, alors le dépassement de ce point philosophique particulier, produit d'un contexte historique précis, devrait avoir fait s'évanouir les incarnations du dandysme. Cette conséquence directe de l'honnête caractérisation par Schiffer du dandysme, nous l'avons déjà identifiée lors de notre commentaire de cette *Philosophie*, mais son implacabilité ne semble pas avoir gagné tous les cœurs !

En outre, cette absence d'analyse

épistémologique dans les développements de Schiffer permet de ne pas questionner, par exemple, la fameuse généralisation de Charles Baudelaire, citée page 71 : « *Le dandysme est une institution [...] très ancienne, puisque César, Catilina, Alcibiade nous en fournissent des types éclatants ; très générale, puisque Chateaubriand l'a trouvée dans les forêts et au bord des lacs du Nouveau Monde.* » Il nous semble pourtant qu'une telle citation tient plus du processus de formation des idées – un individu, voyant naître une idée à laquelle il s'identifie, a tendance à la sortir du temps pour gagner une certaine immortalité de son être ou de sa pensée – que de la vérité définitive et qu'un des rôles du philosophe est de purifier les notions de ces inévitables caractérisations « à chaud » pour en dessiner avec plus d'exactitude les traits et en borner, le cas échéant, les contours temporels.

Supposons cependant que notre argument ne soit pas retenu comme décisif par la partie adverse car, ainsi que Schiffer le rappelle dans son essai (p. 43), le dandy ne se laisse pas emprisonner dans une définition stable, complète. Ses incarnations historiques et littéraires incontestables sont déjà suffisamment diverses pour que leur point commun, ce dandysme insaisissable, soit inexprimable. Il convient donc de consi-

dérer comme un postulat la position soutenue dans *Le dandysme, dernier éclat d'héroïsme* – de même que la nôtre ne saurait être, dans cette perspective, qu'une intuition – et d'en déduire, sur la base des développements de Schiffer, les conséquences et les impacts.

* * *

Dès lors que le postulat de la possibilité d'un « dandysme contemporain » est posé – erreur, on l'aura compris, selon nous – tout est possible : peuvent en éclore les fleurs les plus diverses, les plus monstrueuses et les plus désordonnées. Le dandysme – en son sens « authentique » – est déjà d'une haute subtilité mais quand s'y agrègent toute une clique partageant de minces traits superficiels, il devient un magma informe de rapprochements douteux. Ainsi Daniel Salvatore Schiffer ne manque aucun des panneaux de ce « néo-dandysme » servi inlassablement par la presse illustrée, la presse commerciale et la presse littéraire des mauvais jours, et toute sa science dialectique ne suffit pas à convaincre des filiations désespérantes qu'il a imaginées.

Le plus lourd de ces panneaux est évidemment celui du « dandysme au féminin », produit typique de la barbarie égalisatrice contemporaine, comme s'il

était misogyne – et donc nécessairement « mal » – que tout dans l'Histoire et particulièrement dans l'Histoire des idées, ne fût pas transposable d'un sexe à l'autre. Il serait donc interdit de considérer que chaque sexe puisse avoir son génie propre, ses éclats d'héroïsme singuliers, souvent complémentaires, qu'il faille ainsi vouloir gommer toute aspérité ? Quelle était la nécessité, dans un essai philosophique, d'inclure les « jupons » dans le dandysme, au moment même où l'urgence philosophique est justement de resserrer la notion pour lui rendre vie ? Il reste peut-être à inventer un terme pour désigner, si cela a un sens philosophique et lexical, ces femmes sublimes et particulières du dix-neuvième siècle qui s'incarnèrent en, par exemple, la duchesse de Guermantes, mais un terme en vérité, plutôt que de tordre sur des chaises de torture des notions qui n'ont rien demandé aux beaux esprits du vingt-et-unième siècle.

Là encore, les arguments avancés par *Le dandysme, dernier éclat d'héroïsme*, sont malhonnêtes. Baudelaire évoque certes le maquillage de la femme dans un chapitre de son *Peintre de la vie moderne*, mais il est osé d'en conclure, après quelques considérations générales sur l'esthétique, un « dandysme féminin ». Tout « apparent » n'est pas dandy, toute apparence dandysme, contraire-

ment à ce que Schiffer laisse jouer, en dissimulant le cadavre logique sous une pluie de citations, de noms d'auteurs et de références (p. 117 à 121). De même, après avoir tordu la femme baudelairienne, Schiffer torture celle de Wilde, glissant subrepticement de la « femme fatale » à la « femme dandy » (p. 122) puis celle d'Enthoven, la « dernière femme », à laquelle il raccroche péniblement son monstre (p. 129). Plus embarrassant encore, ce raisonnement illogique page 122 : contrairement au lien tissé rapidement par Schiffer, ce n'est pas parce que le dandy est incontestablement efféminé, voire androgyne, que des femmes peuvent être dandy. D'ailleurs, après avoir, discrètement mais non sans gourmandise, écrit « *cette dandy* » (p. 136), Daniel Salvatore Schiffer livre, via Jules Lemaître, le meilleur argument contre le « dandysme féminin » : « *Cette royauté de manières, qu'il élève à la hauteur des royautés humaines, il l'enlève aux femmes qui, seules, semblaient faites pour l'exercer. C'est à la façon, et un peu avec les moyens d'une femme qu'il domine. Et cette usurpation des fonctions, il la fait accepter par les femmes elles-mêmes, et, ce qui est plus surprenant encore, par les hommes. Le dandy a quelque chose d'antinaturel, d'androgyne, par où il peut séduire infiniment.* » (p.142). C'est donc exposée là

l'impossibilité d'un « dandysme féminin » puisque le dandysme est une usurpation des fonctions de la femme... par l'homme, par définition !

Au-delà même de ces panneaux – on aurait pu examiner aussi le détail du panneau du « dandy chanteur de variétés » ou celui du « dandy performeur » –, le seul examen des listes de noms est explicite, examen que nous avons voulu repousser jusqu'ici pour ne pas discréditer dès l'abord l'essai de Daniel Salvatore Schiffer. L'exercice est délicat, certes, et même l'attribution de dandysme à des personnages historiques et littéraires est difficile, mais les listes de cet essai sont tellement vastes, tellement générales, tellement laides, qu'elles en donnent la nausée. Le sol se dérobe, et chaque nom serait une étape de plus vers la descente si, très vite, Barack Obama et Roger Federer n'étaient cités, permettant d'atteindre dès le début de la lecture le presque fond – dessous se tiennent encore, entre autres, Mylène Farmer, Jean-Claude Brialy et Patrick Poivre d'Arvor !

Ainsi, même s'il prend parfois quelques précautions sur le dandysme de certains de ces noms, si certains d'entre eux se voient conférer des degrés divers de dandysme – sur une base de décantation assez floue – Schiffer dresse des listes aussi longues qu'emblématiques de

la « reddition sans condition », pour reprendre Alain Finkielkraut, « au tout est égal » : Monory, Timberlake, David Bowie, Cher, Rihanna, The Pussycat Dolls, Alain Delon, Samy Frey, George Sand, Coco Chanel, Cyrano de Bergerac, Helmut Berger, James Dean, Marilyn Monroe, Guillaume Depardieu, Lady Di, Racine, Chateaubriand, Bernard-Henri Lévy, Zarathoustra, Patti Smith, Claude Cahun, Andy Warhol, Elisabeth Taylor, Josette Day, Brigitte Bardot, Isabelle Adjani, Charlotte Rampling, Catherine Deneuve, Fanny Ardant, Dita Van Teese, Arielle Dombasle, Maria Callas, Sonia Rykiel, Paloma Picasso, Kylie Minogue, Mylène Farmer, Kate Moss, Barbara, Hélène Grimaud, Françoise Sagan, Louise de Vilmorin, Viviane Forrester, Patricia Highsmith, Jean Cocteau, Jean-Claude Brialy, Jackie Curtis, Lou Reed, Ernst Jünger, Pierre Drieu La Rochelle, Helmut Newton, Tristan Tzara, Man Ray, Salvador Dali, les Dandy Warhols, les Dandy Brandy, Jean d'Ormesson, Gonzague Saint Bris, Maurice Druon, Michel Déon, Marc Fumaroli, Jean-Marie Rouart, François-Marie Banier, Frédéric Mitterrand, Charles Dantzig, Florent Zeller, Raphaël Enthoven, Alain Mabanckou, Eric-Emmanuel Schmitt, Luc Ferry, Patrick Poivre d'Arvor, Maurice G. Dantec, Marc-Edouard Nabe, Renaud Camus, Frédéric Beigbeder, Ni-

colas Rey, Yann Moix, Thierry Ardisson, Edouard Baer, Ariel Wizman, Fabrice Luchini, Claire Castellon, Yasmina Reza, Régine Deforges, Catherine Millet, Serge Gainsbourg, Alain Bashung, Etienne Daho, Julien Doré, Tom Wolfe, George Steiner, Jeff Koons, Vanessa Beecroft, Gilbert et George, The Cure, Fad Gadget, Iggy Pop, Duran Duran, Depeche Mode, Klaus Nomi, les geishas, les samourais, Mickael Jackson, Patrick de Carolis, etc.

Quelqu'un, à travers ces extraits des listes de Schiffer, comprendra-t-il notre appel désespéré, entendra-t-il nos grincements de dents ? Car qu'opposer sinon un sarcasme étonné à certains de ces noms dont la seule mention dépasse l'entendement, qui sont les parasites du demi-monde le plus vulgaire, le plus soumis, le plus laid, le plus « rebellocrate » et auxquels sont mêlés d'autres noms plus honnêtes qui ne devraient pas souffrir, fût-ce pour se faire sacrer dandy par un Schiffer peu regardant, le voisinage des cuistres ? Dans notre commentaire de sa *Philosophie du dandysme*, nous écrivions : « [...] on peut regretter que Schiffer ne tranche pas la question de la possibilité d'un dandysme contemporain. Il semble acter, dans le liminaire, le dandysme de David Bowie mais n'y revient pas vraiment. » Il ne s'agissait nullement d'une invitation à pour-

suivre dans cette direction, mais au contraire d'une demande de fermeture de cette boîte dont s'échappent, dans *Le dandysme, dernier éclat d'héroïsme* et ailleurs, toutes les conséquences perverses de la notion ainsi vendue !

Voilà pour le côté esthétique des choses : le postulat de Schiffer mène à un dandysme qui n'est peut-être pas mort, mais qui n'est plus rien, parce qu'il est tout, parce que, dans la foule des habillés et des maquillés plus ou moins vulgaires, il ne se distingue plus. C'est là un authentique travail de sabotage philosophique. C'est même à se demander pourquoi sont écartés David Beckham ou Madonna, car les quelques critères mous comme la vulgarité (p. 131) ou la vénalité (p. 132) auraient dû singulièrement faire fondre les listes, et pourquoi ne s'y trouvent pas Nicolas Sarkozy – son épouse est caressée du bout des doigts par le dandysme de Schiffer – ni ses fils.

* * *

Au-delà de la révérence craintive de Schiffer à tout ce qui a de la notoriété – ce mot est d'après nous la clef de lecture de ses listes et explique pourquoi s'y trouvent tant de gens de télévision et de vedettes promues par sa seule grâce –, que dissimule cette dévitalisation du dandysme, cette livraison en pâture à la

laideur ? À y regarder de près, Schiffer opère en réalité ni plus ni moins que la livraison du dandysme à l'idéologie dominante, bien-pensante, progressiste et égalitariste, à laquelle il semble adhérer pleinement.

En matière d'idéologie, nous avons déjà relevé, en notre commentaire de sa biographie d'Oscar Wilde, l'aveuglement de Schiffer quant à certains aspects de la civilisation occidentale, en particulier ses élucubrations sur les valeurs « judéo-chrétiennes », dont le terme même est en général, d'après nous, le marqueur des œuvres approximatives. Là, il s'en donne à cœur joie de ce mot-valise, allant même jusqu'à une « *civilisation gréco-judéo-chrétienne* », et de tous les préjugés qui l'accompagnent. Ainsi peut-on lire avec stupeur page 125 que cette civilisation n'a eu de cesse de « *proclamer pendant plus de deux millénaires* » que le corps était un « *tombeau pour l'âme* ». Une telle simplification, idéologiquement très marquée, n'est pas tolérable, et le Judaïsme peut par exemple lui opposer le « Cantique des cantiques » (mentionné pourtant par Schiffer page 243).

Quant au Christianisme, il ne considère pas le corps comme un tombeau mais au contraire comme le temple de vie, le réceptacle ultime de l'hostie consacrée, corps réel du Christ par l'Eu-

charistie ; d'où, loin d'une moralette policière à laquelle les anticalottins la cantonnent, alors que cette dernière est plutôt une émanation de la Révolution française chère aux libres penseurs, une morale de la purification *du corps et de l'âme*, parfaitement exprimée dans la liturgie catholique de la messe où sont évoqués tant les péchés « en pensée » que « par action ». En outre, Schiffer croit-il que cette question du corps et de l'âme n'a jamais, depuis Abraham, été abordée, jamais été étudiée, tant par les savants juifs que par les Pères et docteurs de l'Église, jusqu'au Pape Jean-Paul II dont la sexualité du couple chrétien a été un des thèmes importants ?

Tout ceci ne signifie pas, bien sûr, que la conception du rapport du corps et de l'âme par les monothéismes – conceptions très différentes d'une religion à l'autre pour qui s'intéresse plus qu'en superficie diabolisante à la question – ne soit pas questionnable par la philosophie, que l'interrogation nietzschéenne n'ait pas de sens. Mais l'extrémisme simplificateur, fût-il celui des athées convaincus, n'est pas l'honneur de la pensée en général.

Autre regrettable anathème, dans le même registre digne d'un petit franc-maçon de province qui se croirait encore sous la Troisième, le « *bien peu compatissant et charitable judéo-*

christianisme » (p. 148). Pour le Christianisme au moins, cette affirmation est mensongère, la charité étant une valeur théologique et la compassion un des traits principaux du Chrétien, suivant en cela l'exemple du Christ. C'est une tactique, dont le procès de Jésus lui-même fut le prototype, dont est sans cesse victime l'Église, que de l'accuser sur la base de préjugés établis contre elle, souvent à contresens de son message et de sa réalité. Là où Baudelaire, Nietzsche, Bloy ou même Onfray disent des choses intéressantes sur la religion, Daniel Salvatore Schiffer fait de la petite bouillie bien-pensante, asseyant son antijudaïsme et son antichristianisme de bazar sur la « mort de Dieu », répétée maintes fois comme un slogan évangélique, pour tout et pour rien.

Outre ce dicton pratique pour édulcorer la pensée nietzschéenne et en dissimuler par détournement l'extrême exigence de purification intellectuelle, esthétique et morale demandée à tout individu, fût-il athée, le marquage idéologique de Schiffer est visible sur bien d'autres chapitres. Ainsi n'est-il que précautions vis-à-vis de la « *misogynie* » de Baudelaire (p. 160) ou de sa critique du droit de vote (p. 93), vis-à-vis des « *réactionnaires* » (p. 204), confondus en une erreur typique avec les « *conservateurs* », comme s'il avait assimilé, en bon disciple

du « camp du bien », le caractère religieux, à notre époque, du féminisme et du progressisme. Citons aussi les annexes – parfaitement inutiles, en l'état – reproduisant des articles publiés pour défendre Polanski, réitérant là un moralisme insupportable, confondant beauté d'une œuvre et moralité de l'artiste, « l'artiste et son sujet » pour reprendre Wilde cité page 168, déjà identifié chez Schiffer, paradoxalement, dans notre commentaire de son *Oscar Wilde* (Folio biographies, 2009). Les événements de mai 1968 sont auréolés, eux, de « *très contestataires* » (p.133) et « *très révolutionnaires* » (p. 245), et la « *scène new-yorkaise* » devient dans l'euphorie générale « *très peu conventionnelle et même très transgressive* » (p. 183). En revanche, Bardot est irrémédiablement devenue une « *mégère aigrie* » (p. 130), comme impose de le penser Canal +. Ces exemples font sourire au point qu'il n'est pas illégitime de se demander si la célébration par Schiffer d'un lieu ou d'une idée n'est pas un bon indice de l'aboutissement de son processus de récupération par la sphère culturo-mondaine.

Quant aux choses qui pourraient fâcher, créer un peu de dissonance dans l'animation culturelle généralisée, elles sont évidemment passées sous silence, à commencer par « l'héroïsme », mot du titre de l'essai, dont la nature à l'ère

contemporaine n'est pas vraiment étudiée. De même, le thème de la « décadence » n'est qu'à peine esquissé, alors qu'il nous paraît être un sujet majeur. Inversement, quand sont dénoncés, page 42 le « *conformisme ambiant, ce dogmatisme guindé, cancérigène pour l'intelligence* », page 242 un « *intolérable conformisme [qui] tient lieu, en une mode pour le moins étriquée, d'uniforme* » et page 265, la « *pensée unique, abîme d'obscurantisme aveuglant* », Schiffer se garde bien, pour une fois, de citer des noms, préférant rester dans le confort de la fanfaronnade. Et en décrétant, page 92, que les « *lois* » de la « *modestie intellectuelle* », sont « *imprescriptibles* », il justifie sa retraite devant toute idée audacieuse, devenue systématiquement un « *dommageable parti pris* » (p. 93).

Le cœur de la supercherie de ce *Dandysme, dernier éclat d'héroïsme*, se trouve d'ailleurs explicité au paragraphe central de la page 204 : « *Et certes quelque esprit particulièrement pointilleux, voire légitimement orthodoxe en matière de dandysme, pourrait-il nous reprocher d'avoir poussé là un peu loin ces accointances de surface, au risque de nous fourvoyer ainsi, de façon tout aussi affligeante, en d'indus amalgames et autres faciles approximations. Mais du moins aurons-nous évité par là l'écueil, plus*

nuisible encore à nos yeux, d'une conception par trop classique, passéiste ou même rétrograde, sinon franchement réactionnaire, du dandysme. Car, pour rigoureuse que se veuille notre analyse, encore faut-il parvenir à l'actualiser afin de la rendre compréhensible, acceptable ou assimilable à l'aune de la sensibilité contemporaine, aujourd'hui. » Quel est donc cet étrange philosophe qui préfère le « bien », au sens en plus de bien-pensant, à l'honnêteté intellectuelle, qui préfère se soumettre à la « *sensibilité contemporaine* » en échange « *d'indus amalgames et autres faciles approximations* » ? Et Nietzsche, que dit-il de cela ?

Pourquoi une telle erreur ? Derrière les mots, pas très bien cachée de surcroît, se repère l'esquisse d'un valet, celui de la bien-pensance actuelle, les traits du philosophe-utile d'un système qui, non content d'œuvrer inlassablement à la laideur du monde et au malheur des gens, veut en plus bénéficier de l'éclat de personnages dont il est objectivement à l'opposé. Valet au sens propre, qui sert les puissants, qui se courbe tant qu'il peut devant tout ce qui a une once de lumière médiatique – ou pourrait lui en procurer une –, comme le prouve, entre autres mille ronds-de-jambe, cette phrase irréaliste et indigne introduisant la cinquantaine d'hommes et de femmes de lettres convoqués au dandysme : « *la*

liste n'est certes pas exhaustive, et nous présentons d'ores et déjà nos excuses à ceux que nous aurions malencontreusement oubliés en ces lignes » (p. 251) !

Cette flagornerie se déploie au même honteux niveau, plus spécifiquement ciblée et plus embarrassante encore que dans le corps du livre qui dégouline pourtant d'adjectifs obséquieux, en l'annexe reproduisant, dans la rubrique « *Figures du dandysme* », une critique littéraire d'un livre de Patrick de Carolis et qui ferait penser, mais sur le mode parthétique, à la scène de la *Folie des grands* où, répondant à l'injonction de Louis de Funès « Et maintenant, mon Blas, flattez-moi », Yves Montand répond : « Monseigneur est grand, Monseigneur est beau, etc. ». Ainsi, commence Schiffer, « *Patrick de Carolis n'est pas seulement l'excellent président de France Télévisions que l'on sait. Il est aussi un écrivain d'une rare élégance stylistique et acuité spirituelle* » (p. 291), avant de citer Roland Barthes – le « *plaisir du texte* » – puis de comparer la prose signée par Carolis à celles de Rimbaud, Saint-John Perse, Paul Valéry, Goethe et Kierkegaard ! Ainsi apparaît assez clairement le rôle de Schiffer : parer la flatterie de références, pour la rendre plus crédible aux yeux de celui qui l'entend. À cette lumière, on comprend que sous sa plume, le dandysme n'est plus

qu'un compliment mondain qu'il n'économise pas.

Ainsi d'un dandysme mou, dévitalisé, jusqu'à la conclusion, symbolique de l'essai tout entier : en son manifeste final, Daniel Salvatore Schiffer habille son dandysme « *des générations présentes et futures* » d'un autre terme, le « prismetisme ». Cette entreprise de recherche d'un terme original, que nous avions appelée de nos vœux par exemple lors de notre commentaire de la *Philosophie du dandysme*, ne se suffit pourtant pas à elle-même : derrière les termes, c'est bien entendu le contenu qui importe. Or, là où nous identifions « *la race de ceux qui font leur pinacle de la recherche aristocratique de l'élégance, comme masque et épée, la race de ceux qui se résument par la formule 'savoir-vivre ou mourir'* », Schiffer, à partir d'intentions similaires, convoque un tout autre monde. Quant à ses effets, ce nouveau terme n'aura même pas la vertu d'éteindre quelques indésirables proclamations de dandysme de tel ou tel nuisible car il s'agit bien d'un manifeste du « *dandy des années 2000 ou, mieux, du XXI^e siècle* » (p. 266) ; et il a comme vice de les conforter dans l'idée que malgré leur banalité, voire leur soumission à la laideur, autorisée par la définition multiple et très ouverte de Schiffer, ils sont en ligne directe du dandysme et qu'ils

peuvent ainsi participer au « dernier éclat d'héroïsme » de notre époque. Au contraire, notre proposition était celle d'un terme aux entrées rigoureusement gardées qui définirait un cénacle de véritables héritiers du dandysme, loin des modes culturo-mondaines et des paillettes de la notoriété.

Le néologisme « prismatisme », dont l'étymologie séduisante vient du « prisme » aurévillien, prend ainsi d'emblée une vocation tellement large qu'il en perd toute consistance. La première des définitions de la longue énumération de Schiffer est typique du caractère général, vague et bien-pensant de l'individu qu'il esquisse : « *un dandy, dont l'attitude mentale, et non pas seulement physique, soit basée, par principe, sur la curiosité générale et, partant, hostile à toute forme de dogmatisme* » (p. 263). La curiosité générale : il est plus facile pour un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un homme de ne pas être inclus dans cette définition. Du Nietzsche sans la radicalité nietzschéenne, c'est en ce manifeste comme dans l'ensemble de son essai, la proposition de Schiffer...

* * *

Daniel Salvatore Schiffer n'est que le continuateur, le formalisateur, d'une

tendance lourde qui touche le dandysme. Le « dandysme au féminin » par exemple, dont l'imprécision et la confusion avaient jusque-là fait reculer les téméraires, n'est pas un sujet aussi neuf qu'il semble le prétendre. De manière générale, les improbables filiations et cousinages qu'il dessine ne sont pas spécialement inédits, et la plupart sont même considérés comme des évidences incontestables par beaucoup. Et si l'air du temps, capté dans *Le dandysme, dernier éclat d'héroïsme*, souffle dans cette direction, c'est qu'il permet au système de la mode et à la publicité au sens large de prospérer sans vergogne, comme l'exposition de propagande au musée Dior avait pu le montrer.

En effet, pourquoi faire passer des fleurs secondaires, faussement filles, pour la fleur originelle, sinon pour empêcher que des individus veuillent sentir le parfum *marginal* du dandysme et ne se contentent pas, pour leur malheur, du parfum *original* des autres ? Nous avons souvent dit, et parfois écrit, que nous estimions que ces deux visions de la figure du dandy s'opposaient, « l'original », petit animateur de la société de consommation contemporaine, ne pouvant communier avec « le marginal », le plus fin critique de celle-ci. Toute la stratégie du milieu culturo-mondain moderne consiste donc, presque depuis

sa constitution après la guerre, à retourner le dandysme en sa faveur – et pour son orgueil, car il n'est jamais déplaisant de se croire tutoyer Wilde. Or, l'ouverture en grand des portes du dandysme à toute la clique listée par Schiffer fait mécaniquement et qualitativement pencher la balance vers une figure affadie du dandy. Tenter de lui trouver une modernité ou une contemporanéité qui lui est contre-nature, fait en effet perdre au dandysme toute sa force vitale, tout ce qui permettrait la création insoumise d'une œuvre d'art constituée par l'individu lui-même, tout ce qui permettrait l'héroïsme. Il faut opposer aux barbares non ce dandy prismatique parfaitement intégré, aimable avec les cuistres et plus soucieux de mondanités que de beauté, mais une autre race, consciente de l'héritage intransigeant et incommode du dandysme.

Original ou marginal, le dandy ? Notre sentiment, notre intime conviction, est que la vérité du dandysme est dans le deuxième camp, qu'il est même nécessaire qu'il soit là et pas ailleurs pour conserver sa force. D'après *Le dandysme, dernier éclat d'héroïsme*, il semble que Daniel Salvatore Schiffer ne partage pas cette opinion et qu'il place le

dandysme de l'autre côté. C'est, bien évidemment, son droit, mais que ceux qui s'en accommoderont n'oublient pas les conséquences d'un tel positionnement. Car à ce dandysme-là, incarné pour une parcelle infime de figures remarquables, pour moitié de bas-bleus prétentieux et pour le reste de la mauvaise compagnie des promoteurs de la société de consommation, on voudrait opposer un dandysme de meilleur goût, un dandysme dont on aurait *joie* à s'imprégner, une force autour de laquelle, si on la considérait comme un héritage plutôt que comme une actualité, pourraient s'agréger les bonnes volontés refusant, ainsi que nous aimons l'écrire, la triste régression sans beautés ni éclairs.

Post Scriptum – Nous pouvons sérieusement nous poser la question de savoir si ce livre n'est pas un canular, pour toutes les raisons citées plus haut, et pour celle-ci, incasable et stupéfiante perle que comprendront ceux qui n'ont pas complètement abdiqué sur le sujet scientifique : il y a, page 232, une citation des frères Bogdanov ! Pour finir sur une pirouette médisante, c'est à se demander si Daniel Salvatore Schiffer n'est pas le frère Bogdanov de la philosophie !

« Le Siècle Vaurien »

est un ensemble de projets littéraires et artistiques liés au site internet

« Savoir-Vivre ou Mourir ».

